

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abîme

T. H. BENTZON

(Suite)

“Ce besoin inassouvi de voir, de sentir, de me développer de la vraie manière, en vivant, me ramène à la prière que je voulais vous adresser. Les vacances sont proches. Tandis que d'autres rejoindront leur famille, je me sentirai une fois de plus seule, si seule, réduite à m'occuper des rares élèves étrangères qui ne sortent pas. Si, dans votre entourage, il se trouvait une famille qui voulût recevoir pour ces deux mois d'été une gouvernante, une dame de compagnie, que sais-je? et l'emmener hors de Paris en échange de ses loyaux services, parlez de moi. Vous me connaissez aussi bien, peut-être mieux que je ne me connais moi-même. Vous savez, j'espère, que je ne suis pas incapable de dévouement. Mon ambition serait d'assister, fût-ce de la coulisse, au spectacle du monde. La routine, le règlement, la monotonie des jours, je voudrais secouer tout cela. Par exemple, une dame agréable et bienveillante qui me prendrait pour lectrice, pour secrétaire... Oh! entendre quelques conversations entre gens qui pensent, voir autre chose que l'alignement des bancs dans la classe, le réfectoire où l'on fait silence pour écouter une lecture inepte, la cour plantée où j'ai à surveiller le croquet, le jardin aux allées droites où je sais que mes promenades solitaires sont épiées d'un œil attentif par la patronne, si recommandable d'ailleurs, qui me soupçonne d'avoir un mauvais esprit! Pensez-y, chère dame, ajoutez cette faveur à beaucoup d'autres, n'abandonnez pas celle que vous appelez si affectueusement votre petite France.”

Une larme tomba brûlante sur les derniers mots, une larme arrachée par la pitié que Françoise avait d'elle-même. Combien fallait-il qu'elle eût souffert, pour solliciter, non pas seulement le pardon, mais le retour des bonnes grâces de sa bienfaitrice! Jamais, après une longue famine, elle n'avait ressenti plus impérieusement le besoin d'un peu d'affection. Un mouvement irrésistible la porta vers deux portraits placés près de son lit, sur une étagère; elle les interrogea, les supplia des yeux. L'un de ces portraits représentait un petit homme sec en habit bourgeois, mal coupés; la photographie ne dissimulait rien, tout au contraire, de la gaucherie de l'attitude, ni de l'expression morose du visage assez commun. Françoise soupira en le regardant. Elle s'en voulait de songer que, vivant, il aurait eu si peu de pensées en commun avec elle. Ces lèvres au pli amer semblaient ne répéter qu'un mot, toujours le même, un reproche: “Ce qu'il fallait pour me satisfaire, c'était d'entrer au moins à Fontenay!”

L'autre cadre beaucoup plus grand, en fausse écaille, comme on en vend dans les foires de village, enchâssait un daguerréotype qui semblait remonter à l'enfance du genre. Lorsque, après plusieurs essais infructueux, on arrivait, l'ayant mis dans le jour voulu, à y distinguer autre chose que son propre visage reflété dans un affreux miroir, on reconnaissait vaguement la silhouette informe d'un couple de paysans: l'homme robuste, en blouse, sa large face imberbe épanouie par un honnête sourire; la femme toute menue, le front pris dans un petit bonnet tou-

rangeau à dentelle plate, tous les deux se tenant la main, des mains noueuses et déformées, durcies par le travail des champs. Avec élan, l'anglaise embrassa ses chers vieux, comme elle les nommait. Elle n'avait point connu sa mère, morte quand elle était toute petite, mais ses grands-parents, qui s'étaient alors chargés d'elle et ne l'avaient plus tard rendue qu'à regret, lui représentaient l'idéal d'un bon ménage, c'est-à-dire du vrai bonheur. Ils appartenaient à des temps évanouis. Leur foi était simple. Elle se les rappelait, lui, l'aïeul en cheveux blancs, un peu voûté, suivant, un cierge à la main, les belles processions de la Fête-Dieu; elle, la grand-mère ridée comme une pomme d'hiver, et chantant chaque dimanche aux Vêpres d'une voix chevrotante, ses lunettes plantées au bout d'un nez pointu. Et Françoise se souvenait d'avoir priée auprès d'eux, avec eux; l'habitude un peu machinale lui en était restée. En vain, ses anciennes compagnes s'étaient-elles vantées, en grand nombre, d'avoir eu, au seuil de l'Ecole normale, ce qu'elles appelaient leur nuit de Jouffroy, la crise inévitable qui dégage à tout jamais des anciennes croyances la pensée affranchie. Si ébranlée que fût chez elle la foi des premières années, Françoise, s'y réfugiait encore obstinément; elle la gardait comme elle eût gardé, en l'abritant de la main, une petite flamme vacillante. Au plus profond d'elle-même elle sentait l'héritage solide de longues générations de paysans qui ne savaient pas lire. A quoi sert de savoir pour perdre l'espérance! De quel secours est l'exercice de la simple raison, quand le cœur saigne oppressé sous le poids de l'isolement? Quoiqu'elle perçut avec non moins de netteté douloureuse l'abîme que creuse la différence d'éducation entre ceux qui s'aiment le plus, Françoise se blottissait toujours par le souvenir, — comme elle faisait jadis en réalité à l'église du village, dans le vieux banc de bois noirci, — tout contre les grands-parents qui lui recommandaient naïvement d'aimer le bon Dieu.